

CONCOURS DE NOUVELLES DE ST MARC JAUMEGARDE 2023

PRIX SPECIAL DU JURY – SYLVAIN LE MAGADURE

DANS SES PAS

Août 1964, vers 14h00

Le soleil cogne fort sur la terrasse en terre battue du cabanon provençal de nos ancêtres. La chaleur nous engourdit sous la vaste cannisse en tiges de roseaux secs qui protège nos étés radieux. Nous nous sommes attardés autour de la solide table rudimentaire en faisant traîner le temps du dessert : tarte sèche maison, aux figues sauvages... pastèque débitée en tranches larges de chair rose, croquante et juteuse, dans lesquelles ma sœur aînée, mon petit frère, et moi plongeons nos museaux d'enfants, comme chiots à la mamelle.

Débarbouillés à la hâte, c'est maintenant l'heure où mon frère et moi fortement encouragés par nos parents, mettons en pratique un temps de repos qu'avec espoir ils appellent sieste. Ma grande sœur restée dehors, remplira consciencieusement quelques pages du traditionnel cahier de vacances.

À l'intérieur du modeste cabanon, l'épaisseur des murs en vieilles pierres et le peu d'ouvertures nous garantissent une fraîcheur bénéfique. Il y règne une délicieuse odeur, indescriptible autant qu'inoubliable que j'appelais « une odeur d'humidité sèche ». Allongés sur de spartiates lits pliants - en bois et toile kaki datant de je ne sais quelle récupération d'après-guerre - nous rêvassons, les mains sous la tête, hypnotisés par les particules de poussière dansant dans un rai de lumière qui filtre par l'interstice du vétuste volet et coupe la pièce en diagonale. J'y vois de microscopiques rats de l'Opéra en tutu scintillant, exécutant une traversée de plateau, en sauté sur pointes, dans le feu d'un projecteur de poursuite.

En sourdine, nous parvient encore le chant des cigales qui cymbalisent décidément avec grand enthousiasme ! Dans cet espace restreint, quelques mouches grassouillettes bourdonnent et se posent, audacieuses, sur nos bras ou nos pieds chatouilleux qui viennent d'éjecter avec bonheur les sandales précédemment « bouclées sérieusement ! » (dans le respect de l'injonction paternelle) afin de courir sans risques dans la campagne. Les mouches, légères, tâtent le terrain de notre épiderme, stoppent net en frottant leurs pattes pour faire leur toilette de façon comique. Nous savons qu'elles ne piqueront pas.

Dans la matinée, nous avons organisé des courses folles à travers la campagne, sautant les murets en terrasse, escaladant les rochers accessibles, grimpant tout en haut du grand marronnier. La place convoitée, formait une assise confortable et sûre, sur l'Y d'une ramification solide, et se trouvait à un mètre environ de la cime... Le premier au sommet, assis et cramponné au tronc, devenait mousse sur un mâit de hune, le mistral soulevant, par rafales, les branches souples en d'immenses vagues de jeunes feuilles de ce vert-jaune printanier traversé d'éclats lumineux. Nous jouions de préférence avec des bâtons, des pierres, des feuilles, des pommes de pins ou l'argile du puits... tout sauf de vrais jouets qui brident l'inspiration. Les sauterelles grises - pourtant presque invisibles dans l'herbe sèche - dérangées par nos pas précipités, déployaient furtivement l'éclair orange ou bleu de l'intérieur de leurs ailes. Nous nous arrêtons alors, haletants, et tout en reprenant notre souffle, faisons un vœu en pariant sur l'une d'entre elles. Alors nous frappons du pied le sol et dans l'urgence de son envol... avons une chance sur deux que la couleur annoncée soit la bonne ! Ces images défilent sûrement en ce moment sous les paupières closes de mon petit frère qui s'est endormi.

C'est ce jour-là qu'Elisabeth (elle préférait qu'on l'appelle Babette) vint partager nos vacances... plus précisément *mes* vacances car nous avons le même âge, huit ans. Assises en tailleur sur l'un des lits, ou sur la natte en paille, au sol, nous parlons bas ou chuchotons pour ne pas réveiller *le Petit* ! Nous sommes *les Grandes* et fières de l'être ! Contrairement à moi - qui avais le cheveu foncé et dru, les yeux noirs « olives de Nyons » (disait ma mère) et la peau brunie à l'excès par le soleil de juillet, ce qui me valait de la part de mon père, le surnom affectueux de « pète sèche de cabri » (sensé, sans nul doute me donner confiance) - Babette était blonde, aux cheveux courts et bouclés, des yeux très bleus. Je lui trouvais un air de bébé Cadum des emballages de savonnets mais elle était pourtant bien plus dégourdie que ce poupon joufflu ! Et plus décidée, plus autonome, plus téméraire que moi. Elle m'épatait ! Je l'admirais sans une once de jalousie.

En cet après-midi de retrouvailles nous oublions parfois de contrôler nos voix jusque-là maîtrisées : des exclamations fusent alors, mais retombent bien vite en chuchotis complices et rires étouffés. Pas question qu'on nous sépare, même pour cinq minutes ! Et quand il me semble qu'elle fronce les sourcils d'un air dégoûté parce qu'une mouche se lance dans l'escalade de son mollet, je me vois avec regret, obligée de mettre fin aux jours de cet insecte si souvent observé. Il faudra pourtant que je lui explique que les mouches sont tout simplement des

obsédées de la toilette, qu'elles passent un temps fou à nettoyer les poils de leurs pattes et de leur tête pour se débarrasser des poussières qui entravent leur vol et perturbent leur odorat ! *Moi aussi, je sais des choses !* Mais pour l'heure, son flot de paroles ininterrompu m'emporte ailleurs et c'est cela le plus important. Babette me fait voir du pays, me donne envie d'aller respirer l'horizon. Excitée, elle tient à me raconter sa semaine de vacances en juillet.

Elle avait fait avec ses parents, son chien et son chat blanc, un long voyage depuis Paris « dans la DS familiale pour gagner les rivages ensoleillés du midi de la France et séjourner dans un petit village au charme incomparable »

J'avais grand-hâte d'arriver ! Me dit-elle.

Mais où va-t-elle chercher tout ce vocabulaire ? On parle mieux que chez nous à Paris ? Avec des mots choisis qui me laissent sans voix, elle a le don de faire entrer dans cette pièce plongée dans la pénombre, la lumière d'un petit port catalan et sa plage de galets ronds multicolores qui me donnent l'envie pendant qu'elle parle, d'en choisir quelques-uns à mettre dans mes poches. Oui mais voilà... elle est déjà en maillot de bain et s'élance vers une eau transparente qui laisse voir des coquillages de toutes sortes sur un fond de sable fin et des petits poissons à pois et à rayures ! Elle se lève, bras écartés, sourire jusqu'aux oreilles... *va-t-elle courir dans cette pièce exigüe ?* Non... prenant une grande inspiration pour me montrer comment mettre la tête sous l'eau, elle s'affaisse à genoux sur la natte.

Il y a tant d'enthousiasme et de joie dans sa voix que je sens les galets rouler sous mes pieds nus et l'eau fraîche glisser sur ma peau. Il me semble même conserver un goût de sel sur les lèvres... moi qui ne sais pas encore nager !

Elle était même allée à la pêche avec un vieil ami de ses parents... et hop ! elle m'embarque dans le petit bateau en bois à la peinture bleu et rouge écaillée. Puis elle reconnaît, déçue, qu'elle a seulement pêcher des détritits au bout de sa ligne et non des poissons... Juste une boîte de conserve, quelle honte ! M'avoue-t-elle. Je suis rassurée : *elle n'est pas parfaite non plus !*

J'ai voulu boire à la régala, comme font les gens là-bas, explique-t-elle.

Les deux mains levées au-dessus du visage mais à bonne distance, comme entourant une gourde, elle se cambre légèrement, entrouvre les lèvres, et fait mine de déglutir...

Voilà, il ne faut pas toucher le goulot c'est l'outre des bergers, un *zahato*.

Ah bon ?

Et elle continue : Maman m'a confié une mission. Je suis allée faire le marché toute seule, j'ai acheté les fruits et les légumes et réglé les emplettes sans faire d'erreur !

Le marché... toute seule ?

Mais oui ! Avec Dicky sans sa laisse et Pussy sur mes épaules, quand-même... Mon chien a failli se battre avec un molosse mais je me suis interposée ! *(Je trouve tout de même qu'elle en rajoute un peu mais je ne le lui dirai pas, surtout pas !)* Et le chat a eu peur d'une langouste dans la caisse d'un mareyeur.

D'un quoi ?

D'un pêcheur, si tu préfères, dit-elle, en levant les yeux au ciel. Tu sais, Poussy n'avait jamais vu de langouste à Paris. *Moi, non plus - sans être un chat - je n'en ai jamais vue...* mais je décide de le garder pour moi.

Et toi... jamais eu peur de te perdre ?

Non, tu sais, « c'est une petite ville de villégiature ! »

De villé... ?

De touristes, quoi !

Ah... bon !

Au retour du marché j'ai vu un peintre... heu... bizarre... papa m'a expliqué que c'est de l'art moderne !

C'est-à-dire ?

Un peintre qui ne représente pas le motif dans sa réalité. À la place de la jolie plage où je me baignais et du clocher typique au toit rose qui la surplombe, eh bien... on voit d'autres formes et d'autres couleurs et ça, je pourrais en faire autant ! *Elle peut tout faire décidément !*

Mon frère, chouine un peu depuis un moment... et fini par se réveiller tout à fait : il a récupéré, nous allons retrouver la lumière, faire des dessins avec notre grande sœur, jouer aux cartes ou aux dominos, goûter...

Alors, j'ai refermé mon livre... et glissé mes pieds dans mes sandales d'été !

Mai 2002 – 15h00

Quelques jours à Barcelone avec mon mari et nous rentrons en voiture sur Aix.

Sur la route, en passant par les Pyrénées Orientales, il me suggère de faire un détour touristique... petit coin à ne pas manquer !

Ah bon ?

Un quart d'heure après, nous voilà flânant dans les ruelles animées, parmi les petits commerces d'artisanat local, maisons colorées, rythme de vie tranquille du petit port de Collioure et voici, sans nul doute, la place du marché ! Le port dominé par l'église du XVII^{ème} siècle, Notre Dame des Anges et « son clocher aux pierres rongées par le sel marin, surmonté d'un toit rose délavé par les embruns » et nous atteignons la plage de Babette et ses galets ronds !

Je suis restée longtemps à regarder la mer, à m'imprégner du lieu, à me revoir dans la petite fille que j'étais et à me retrouver. Puis assise sur les galets, les yeux fermés, je me suis laissé envelopper par une douce émotion, un sentiment de plénitude, un moment de bonheur et de sérénité qui avait germé presque quarante années plus tôt, au creux de mon enfance.

Mais quand mon mari m'a demandé à quoi je pensais : je lui ai dit que c'était fou le pouvoir des livres... et que Jean Sidobre, le papa de « Babette à la mer » - ma copine de papier - avait bien fait, au fond, de ne jamais citer le nom de ce lieu magique, afin de donner à mon mari l'occasion de me faire une surprise !